

Compte-rendu, concert. Dijon, Opéra (Auditorium), le 20 mai 2017. Schubert, Schumann, Beethoven. David Grimal et Andreas Staier.

Compte-rendu, concert. Dijon, Opéra (Auditorium), le 20 mai 2017. Schubert, Schumann, Beethoven. David Grimal et Andreas Staier. Pour leur première rencontre, deux tempéraments solistes de premier plan ont choisi des œuvres qu'ils fréquentent de longue date et ont mis quelques jours à forger leur entente. Le résultat force l'admiration tant celle-ci est idéale.

David Grimal et Andreas Staier : affinités électives

Il est des rencontres fortuites ou provoquées, polies ou indifférentes, d'autres attendues, relevant du miracle. Celle de David Grimal et d'Andreas Staier relève de ces dernières. Bien que familiers des mêmes salles de concert, jamais ils n'avaient trouvé l'occasion de jouer ensemble. Dijon les réunit pour une rencontre passionnante. Tous deux ont patiemment construit une carrière fondée sur la probité et l'exigence. Ils ont en partage leur approche musicale, leur respect scrupuleux de la lettre et de l'esprit des œuvres auxquelles ils donnent un souffle nouveau, leur enthousiasme aussi. On a beau avoir chacune des œuvres en tête, c'est à une redécouverte que nous invitent les deux complices, par leur approche originale, voire radicale de chacune d'elles.



Toute la première partie n'aurait sans doute jamais existé – du moins sous cette forme – sans la lumière du grand Beethoven qui rayonnera dans la seconde. Schubert pour commencer, avec la Sonate en la majeur, D. 574. D'emblée, ce qui

frappe, c'est le timbre du piano, sa plénitude, son équilibre, avec des aigus clairs, mais jamais clinquants ni aigres ou métalliques ; c'est surtout la variété des touchers d'Andreas Staier révélant une palette de couleurs insoupçonnées de ce grand Blüthner de 1856. La dynamique et l'harmonie du jeu de chacun sont extraordinaires. Avec naturel, simplicité, ils donnent le meilleur d'eux-mêmes, pour atteindre à une vérité évidente. Le scherzo est très tonique, enjoué, puissant, pris dans un mouvement rapide, le trio rendant sa place au chant. Quant au finale, d'un romantisme vrai, énergique et lyrique, sa fraîcheur a-t-elle été mieux défendue ? Le bonheur, la joie de jouer illuminent l'œuvre. Même si **David Grimal**, puis Andreas Staier ne l'avaient exprimé de vive voix, nul ne pouvait ignorer leur entente fusionnelle, tant leur jeu était inspiré d'un même souffle.

Le changement d'éclairage est radical pour la première Sonate, en la mineur, opus 105, de Schumann. L'expression douloureuse du premier mouvement, fébrile avec quelques effusions tendres, la montée paroxystique de la fin nous prennent à la gorge. L'allegretto en fa ramène un peu de sérénité fantasque, avec ses contrastes marqués, plus Florestan qu'Eusebius. L'énergie contrôlée du scherzo, très construit, pour un finale puissant, accentué, haletant, d'une vie intense, avec des progressions à couper le souffle illustrent ce très grand Schumann.

Neuf ans après la Sonate à Kreutzer, en 1812, l'année de la lettre à « l'immortelle bien-aimée », Beethoven écrit la Sonate en sol majeur, opus 96. Pour l'avoir écoutée, ici même, avec le même instrument, par une autre violoniste, il y a



quelques mois, disons clairement qu'avec David Grimal, nous avons changé d'univers. Avec **Andreas Staier**, il partage l'art de construire un discours, avec ses attentes, ses suspensions, cette liberté du propos, aussi, comme si chacun des musiciens improvisait. Leur entente est idéale dès l'allegro moderato, avec ses effusions de tendresse, son lyrisme et sa fraîcheur, servis par des phrasés superbes, pour une fin éclatante. La plénitude rare de la longue introduction du piano de l'adagio espressivo, la légèreté de l'ornementation du violon, l'intimité fusionnelle des interprètes nous ravissent. Après l'aérien scherzo, le finale – rondo variations – force l'enthousiasme. Du grand Beethoven : surprenant et bon enfant, frais, souriant, avec délicatesse, jusqu'à l'échange d'accents vigoureux, les variations se succèdent, évidentes, empreintes d'une joie exubérante. La cinquième, adagio, apporte la note d'intimité, avant que le discours ne se poursuive, toujours passionnant. La fausse coda a-t-elle jamais mieux trompé son monde ? Un Beethoven rayonnant, heureux, sans grandiloquence, ni effet de bravoure, ni coda interminable, de la délicatesse, du charme et de la force, une invention renouvelée, servi par un duo idéal.

Pour récompenser un public enthousiaste, un beau bis, apparemment non préparé, (« Gott mit uns ! » s'exclame David Grimal) : la sicilienne qui ouvre la 4ème sonate pour violon et clavier, BWV 1017, de Bach. Gageons que cette première rencontre ne restera pas sans lendemain...

Compte-rendu, concert. Dijon, Opéra (Auditorium), le 20 mai 2017. Schubert, sonate en la majeur, D. 574 ; Schumann , Sonate n°1 en la mineur, op.105 ; Beethoven, sonate n°10 en sol majeur, op 96. David Grimal et Andreas Staier (jouant un grand Blüthner de 1856).